

**A paraître en 2016**

**Entre les lignes  
Littératures Sud**

***L'Amour, la fantasia***

de

**Assia DJEBAR**

Etude critique

de

Dominique RANAIVOSON

Maître de conférences HDR à l'université de Lorraine (Metz)

**1985**

En 1985, Assia Djebbar, née Fatma Zohra Imalayène, a déjà une riche carrière derrière elle. Elle a connu le succès avec ses premiers romans, puis elle a pratiqué le journalisme, l'enseignement et le cinéma. Elle a arpenté son pays, écouté des femmes ; elle a vécu en France, à Tunis, au Maroc, est revenue plusieurs fois vivre en Algérie. Elle a lutté à sa manière pour l'indépendance puis a participé à la construction d'une société qui se voulait neuve, progressiste et égalitaire.

Après plusieurs années de silence littéraire, elle revient en 1980 à l'écriture et publie en France où elle vit les nouvelles inspirées par ses enquêtes sous le titre *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Le livre connaît un large succès. Puis elle commence un cycle de quatre romans qu'elle appelle «le quatuor d'Alger » qui ne sera pas achevé. Elle y poursuit le travail d'écriture à partir des matériaux accumulés pour ses études de l'histoire de l'Algérie, les enregistrements effectués auprès des femmes et les témoignages entendus pendant et après la guerre. Sans verser dans la compilation ni l'érudition, la romancière suit obstinément un seul et même objectif, celui de parler du statut des femmes algériennes au premier rang desquelles elle-même.

Depuis le roman de jeunesse *La Soif* (1957) qui l'avait fait accéder à une célébrité relative, elle cherche à faire entendre sa voix au-delà des multiples contraintes (familiales, culturelles et politiques) et, au-delà, celles de ses « sœurs » en féminité. Non qu'elle se vive comme exemplaire, au contraire, elle interroge sa différence, mais elle considère que l'acte d'écriture sur les femmes est en soi un lieu où ressusciter celles qui sont oubliées : « j'écris parce que l'enfermement des femmes, dans sa nouvelle manière 1980 (ou 90, ou 2000) est une mort lente » (Chikhi, 2008 : 9).

*L'Amour, la fantasia*, avec sa forme plus complexe que *Femmes d'Alger dans leur appartement*, est donc la fois un aboutissement et le début d'une exploration qui se poursuivra avec *Ombre sultane* (1987). L'explosion de l'islamisme en Algérie à partir de 1988 et plus encore dans les années 1990 infléchira les pistes suivies dans la mesure où

l'interrogation sur les violences faites aux femmes dans l'espace arabo-musulman sera en filigrane des fictions de diverses natures. *Loin de Médine* (1991) remontera aux premiers temps de l'hégire tandis que *Le Blanc de l'Algérie* (1995) et *Oran, langue morte* (1997) plongeront dans les années du terrorisme contemporain.

En 1985, Assia Djébar vit à Paris ; les milieux universitaires féministes comme les partisans d'un Maghreb laïc la soutiennent. Cependant, en Algérie, certaines voix lui reprochent de ne pas traiter suffisamment de l'histoire nationale et de se soustraire au devoir d'alimenter le « roman national » dont la récente guerre de libération constitue la glorieuse et incontestée genèse. Beïda Chikhi, qui a écrit dès 1987 sur Assia Djébar, parle de « demande historique » (Chikhi, 2008 : 27). Assia Djébar semble répondre, à sa manière, par un texte saturé de références historiques qui partent d'une autre limite pour, peut-être, suivre une autre piste. Commencer l'histoire en 1830 avec la conquête française sert en effet à explorer la genèse (le texte utilise la métaphore de l'aube) d'une francophonie qui n'est pas simplement, comme l'affirme un certain nationalisme, un signe de ralliement à la colonisation mais aussi, elle cherche à le prouver et à se le prouver, une autre sorte de libération.

Si les récits, par le biais de narrateurs différents s'entrecroisent, c'est bien qu'un seul grand récit glorifiant l'un ou l'autre est impossible. La romancière se présente comme solidaire des femmes, attachée à son pays ; son récit exalte les maquisards et les femmes restées anonymes qui les entouraient et ridiculise les Français mais en même temps, il nuance le jugement attendu en introduisant la complexe interrogation sur les effets libérateurs d'une éducation paradoxalement issue de la domination.

*L'Amour, la fantasia* n'est donc pas un texte aussi facile qu'attendu et s'il donne des gages de fidélité aux lectorats des deux rives de la Méditerranée comme des diverses rives idéologiques, c'est grâce à un subtil entrelacs de techniques narratives, de lexiques et de sous-entendus.

NB – Les citations faites du roman d'Assia Djébar, *L'Amour la fantasia*, sont suivies du numéro de la page dans le Livre de poche (rééd. 2001). Pour les autres références, elles sont réduites à l'essentiel à la suite de la citation en texte avec : nom de l'auteur, date de la publication, numéro de la page. Ces informations permettent de retrouver la référence complète en bibliographie.